



La Murithienne

Société valaisanne des sciences naturelles

Bulletin 124 • 2006 – Rapport d'activité



JEAN RUEDIN (1918 – 2006)

S'il fallait caractériser Jean par un mot, ce serait la confiance, une confiance qu'il avait le don d'inspirer même aux plus méfiants. Cela lui a valu d'inspirer cette confiance à l'abbé Ignace Mariétan, président de La Murithienne et la charge de préparer, puis de gérer la Fondation Mariétan pendant un quart de siècle.

Ceux qui eurent le privilège de le côtoyer dans cette fonction purent apprécier à sa juste valeur ses qualités de gestionnaire, la pertinence de ses analyses et la clarté de ses propos. Il jouissait d'un profond équilibre intérieur qui, ajouté à ses connaissances, lui ont toujours permis de choisir les meilleures solutions, loin de toute passion. Il avait une parfaite conscience des limites de ses compétences et savait faire confiance à ses collaborateurs dès qu'il était question de juger de la valeur scientifique d'une requête, ce qui ne l'empêchait pas de poser, toujours avec humour, des questions souvent très inattendues, révélatrices d'un bon sens qui échappe parfois aux spécialistes.

Le travail statutaire de la Fondation terminé, les séances se prolongeaient souvent fort tard, car il était un merveilleux conteur. Souvenirs d'escalades, souvenirs de voyages, souvenirs de juriste, il avait une réserve apparemment inépuisable d'aventures amusantes ou tragiques qu'il savait nous faire partager.

C'était aussi un ami fidèle animé d'une foi profonde et d'une soif de vivre qui rayonnaient sur son entourage. Il faisait partie de cette génération qui sait encore chanter pour exprimer son plaisir. Au sommet des pistes, face à ces montagnes qu'il aimait tant, il lui arrivait d'entonner : «Que tes œuvres sont belles, Que tes œuvres sont grandes, Seigneur, Seigneur, tu nous combles de joie».

Nous l'avons connu atteint dans sa santé; il répondait à nos questions comme s'il s'était agi de quelqu'un d'autre, ne s'apitoyant jamais sur son sort.

Parmi tous les gens qu'on est amené à côtoyer au cours d'une vie, rares sont ceux qui vous laissent un souvenir tellement vivant qu'il est difficile de parler d'eux au passé. Jean était l'un d'eux...

Katia Djévhirdjian, Marcel Burri



PAUL GÉROUDET (1917-2006)

L'activité et les intérêts de Paul Géroutet pour les choses de la nature dépassait très largement le cadre de l'ornithologie et des frontières nationales. Genevois, de souche haut-savoyarde, il n'en a pas moins toujours montré un intérêt pour notre canton, où il a séjourné par périodes estivales, d'abord en 1938 (val d'Hérens), puis surtout de 1946 à 1950 (val Ferret). Le hameau de Ferret et ses environs l'ont d'ailleurs suffisamment charmé pour que son épouse Carmen et lui le choisissent comme lieu de villégiature, en juillet 1950, après la célébration de leur mariage. Il ne fait guère de doute que les contacts de Paul Géroutet avec l'Abbé Mariétan (1882-1971), qu'il a longuement côtoyé comme membre du comité de la société romande Nos Oiseaux, doublés de sa curiosité des faunes locales et de son intérêt premier pour la botanique, l'ont décidé à devenir membre de La Murithienne, dès 1947. Avec sa disparition, survenue le 23 novembre 2006 à Genève, La Murithienne perd un membre illustre, de surcroît le plus ancien.

Enfant, Paul Géroutet a fait de la nature et des oiseaux ses terrains de prédilection dans son imaginaire, dès la découverte du livre de Selma Lagerlöf : «Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède», paru en 1906 et souvent réédité. Puis son appétit naturaliste naissant a été nourri au contact des empaillés du Muséum d'histoire naturelle de Genève, où l'emmenait son père certains dimanches. Il trouvait là un moyen de voyager à bon compte dans un vaste monde, hélas figé, mais évocateur des faunes actuelle et passée. La présence du loup, du lynx et du gypaète dans la galerie des animaux disparus le révoltait déjà. Les ouvrages de botanique et de sciences naturelles qu'il pouvait emprunter à la bibliothèque du Muséum ont constitué ses premières assises et ont répondu à son insatiable appétit de lectures. Le jeune garçon avait de la curiosité, de la mémoire et de la méthode. En novembre 1932, Paul Géroutet n'avait pas encore quinze ans lorsqu'il a consigné ses premières observations d'oiseaux, en rade de Genève. Dès cet hiver-là, il s'est employé à baguer les mouettes rieuses, qu'il parvenait à attraper... à la main ! Au début 1933, Paul Géroutet est interpellé par un encart publicitaire dans un quotidien, en faveur de la revue Nos Oiseaux, à laquelle il s'est empressé de s'abonner, comme il s'est affilié à d'autres sociétés d'étude et de protection de la nature, tant il était déjà conscient de cette impérieuse nécessité de sauvegarde du patrimoine naturel. Ses premières publications ont suivi dès 1935 dans Nos Oiseaux et ont suffi à le faire remarquer par le rédacteur Alfred Richard (1864-1940) qui, en 1939, a vu en Paul Géroutet son successeur à la tête de la revue qu'il avait fondée en 1913.

Dès lors et en quelques années, malgré la Seconde Guerre mondiale qui a mobilisé le jeune enseignant, Paul Géroutet a acquis une notoriété incontestée dans le monde de l'ornithologie francophone. Cette même année 1939, le directeur des Editions Delachaux & Niestlé a confié à Paul Géroutet un manuscrit sur les rapaces, livré par le peintre jurassien Paul-André Robert. La relecture qu'il en a faite a bien vite abouti à un nouveau livre, sous sa plume et sous l'illustration de P.-A. Robert : La Vie des Oiseaux. Les Rapaces, les Colombins et les Gallinacés (1940), dont la parution a fait date. Jamais l'ornithologie de langue française n'avait connu un ouvrage aussi complet, précis et juste, dans une langue aussi belle et évocatrice. Cet heureux alliage de rigueur scientifique et de beauté du verbe, devenu la marque de Géroutet, a forgé le berceau de son aura et l'éveil des consciences pour d'innombrables naturalistes investis à sa suite dans l'étude et la protection des oiseaux. Cinq volumes de La Vie des Oiseaux ont complété la série jusqu'en 1957 (Les Echassiers, Les Palmipèdes, Les Passereaux I, II et III) ; ils ont été régulièrement mis à jour ou remaniés par son auteur, jusqu'à ce que sa vue défaillante l'en empêche, dès 1994. Ses talents de vulgarisateur et d'observateur minutieux de notre avifaune ont aussi été révélés dans ses adaptations françaises du «Peterson», Guide des Oiseaux d'Europe, dont la parution révolutionnaire, en 1954, a contribué à l'essor de l'ornithologie de terrain en Europe, en Suisse et en France en particulier. Son succès n'a pas d'égale, puisque Paul Géroutet a assuré ses révisions et éditions successives, jusqu'à la douzième, en 1994, année où il a également dû confier à d'autres mains la rédaction de Nos Oiseaux.

De sa passion et de sa destinée hors pair, Paul Géroutet nous laisse une trace sur le papier, colossale et indélébile si l'on se réfère aux plus de 680 articles et notes et à la quinzaine d'ouvrages que nous lui devons (ceci, abstraction faite de ses nombreuses adaptations françaises d'ouvrages et des rééditions de ses livres !). Bien que privée de signature, sa marque sur le terrain vivra elle aussi, en particulier pour les Valaisans et les amoureux des Alpes : si le gypaète a pu réintégrer nos montagnes depuis 20 ans, nous le devons en bonne partie à l'enfant du Muséum qui, au prix d'une vie de combats, a pu voir se réaliser l'un de ses rêves les plus fous, porté ensuite par d'autres : le retour dans la nature d'une espèce injustement éradiquée par l'homme. A l'heure où nous écrivons ces lignes, trois couples de gypaètes, les premiers pour notre pays, ont entamé une reproduction dans les montagnes helvétiques : pour un peu, on dirait que ses protégés, à leur manière, s'allient à ses disciples humains pour lui rendre hommage.

Bertrand Posse

Articles et notes issus des observations de Paul Géroutet sur l'avifaune valaisanne

- Géroutet, P. (1938) : Au val d'Hérens. Nos Oiseaux 14 : 169-179.
- (1947) : Nichée du Pouillot siffleur à 1750 m. Nos Oiseaux 19 : 157.
- (1951) : L'attrait des murailles pour certains fringillidés. Nos Oiseaux 21 : 132.
- (1957) : Observations sur le Traquet tairer au val Ferret. Nos Oiseaux 24 : 109-117.
- (1967) : La Verderolle au Val Ferret, Valais. Nos Oiseaux 29 : 135-136.
- (1967) : Contribution à l'ornithologie du val Ferret, Valais. Nos Oiseaux 29 : 177-198.

Dans le Bulletin de la Murithienne :

- (1948) : Les aigles du Valais en 1948. Résultats d'une enquête de la Centrale ornithologique romande. Bull. Murith. 65 : 128-140.
- (1968) : Contribution à l'ornithologie du val Ferret, Valais. Bull. Murith 85 : 21-50. Repris de Nos Oiseaux 29 : 177-198.

Présentation d'ouvrages

DANIEL CHERIX, ANNE FREITAG & ARNAUD MAEDER – 2006

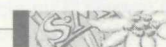
LES FOURMIS DES BOIS DU PARC JURASSIEN VAUDOIS

Parc jurassien vaudois & Musée de zoologie, Lausanne.

120 pages – ISBN – 10: 2-940365-12-1 ISBN-13: 978-2-940365-12-8 Prix : CHF 22.–

Ce petit format est en réalité une mine d'information sur les fourmis, leur morphologie et leur organisation sociale, avec un descriptif des espèces présentes en Suisse – dont la nouvelle *Formica paralugubris*, distinguée de l'autre «fourmi des bois», *F. lugubris*, à l'occasion justement des recherches entreprises sur la fameuse supercolonie des Chalet-à-Roch dans le Parc jurassien vaudois. C'est autour de cette colonie que s'est faite, depuis plus de trente ans, toute une recherche scientifique concernant l'alimentation, la reproduction des fourmis des bois ou leur exploitation du territoire. Le livre fournit à ce sujet les dernières informations en date, de manière précise et dans un langage clair, avec une liste des travaux publiés sur les fourmis des bois du Jura vaudois. Mais il n'oublie pas d'offrir également aux intéressés quelques propositions d'observation à faire en famille en fonction des saisons ! Les 120 pages de ce petit ouvrage sont ainsi faciles à lire et attractives, avec des encadrés mettant en évidence l'un ou l'autre point et une abondante illustration photographique. Le seul regret porte d'ailleurs sur ce dernier aspect, car si l'illustration est abondante et variée, c'est aussi que la taille des images a souvent été réduite à celle de vignettes en bordure du texte. Il n'en demeure pas moins que l'ouvrage est à mettre entre toutes les mains, et même dans la poche à l'occasion d'une balade pique-nique dans le Parc jurassien !

Sylvie Nicoud



STÉPHAN CARBONNAUX – 2006

ROBERT HAINARD – CHASSEUR AU CRAYON

Editions Hesse – Fondation Hainard – 324 pages – Prix: CHF 49.–

Le livre Robert Hainard – Chasseur au crayon – présente le parcours artistique et le cheminement de la pensée de Robert Hainard (1906 – 1999), bien connu dans le monde francophone comme artiste peintre, graveur, sculpteur, naturaliste et philosophe. Il met en évidence la cohérence de la réflexion et de l'action chez Robert Hainard, fermement appuyées sur des relations étroites avec la nature sauvage, au sein d'un «monde plein». Le fil conducteur de la présentation est une biographie détaillée : on y retrouve Robert, sa femme, Germaine Hainard-Roten, peintre elle aussi, sa famille, ses amis et ses relations. Stéphan Carbonnaux, le jeune auteur, qui a découvert Robert Hainard lorsqu'il s'est intéressé aux oiseaux, a déjà écrit un ouvrage sur la recherche du gypaète barbu dans les Pyrénées. Fasciné par Robert, il a recherché ses différentes facettes de sa personnalité par la lecture de sa très abondante correspondance et par des contacts étroits avec les personnes qui ont l'ont côtoyé.

La vision de la nature de Robert Hainard, son besoin vital de cette intense présence du monde sauvage, «autre», extérieur, qui supporte l'humanité comme l'air supporte l'oiseau en vol, est ce qui fascine dans cette biographie. Elle énonce à nouveau le message que Robert Hainard avait déjà exprimé dans une lettre de lecteur du 17 septembre 1933 : «Vraiment, il est permis d'être fatigué de toutes ces conventions économiques. Une fois les besoins matériels essentiels satisfaits (et ils sont si minimes !), la recherche de la prospérité est une duperie, car nos capacités de possession sont limitées. Les vrais réalistes sont ceux qui orientent leur activité vers l'enrichissement de la vie, la science, l'art. La conservation et l'augmentation de la nature sont une nécessité essentielle de cette action.»

Par les réflexions sur la protection de la nature et les prises de position de Robert Hainard tout au long du XX^e siècle, ce livre est tout à fait d'actualité. Stéphan Carbonnaux rappelle aussi le clivage ressenti par Robert Hainard, entre «les amoureux de la vie sauvage (dont la suprême habileté est de ne pas avoir de plan) et les défenseurs de l'environnement qui, craignant d'être empoisonnés, se précipitent sur les pollutions – une nouvelle figure du diable – pour nourrir leur angoisse.»

Stéphan Carbonnaux relate avec détail la passion de Robert pour les grands prédateurs : «A la civilisation aimable du XVIII^e siècle, les bergeries étaient un complément suffisant. A la civilisation du XX^e siècle, il faut des aigles, des ours et des forêts vierges.» Cette quête a motivé ses longs voyages en Europe centrale et en Espagne, dont le lecteur peut retrouver l'ambiance d'avant la guerre de 1939-45.

Ce livre peut stimuler la réflexion et orienter la quête de toute personne intéressée par la protection de la nature et la conservation de la diversité des paysages et des espèces. Il invite le lecteur à partager les rêves suscités chez Robert Hainard par le monde sauvage.

Pour plus d'information : www.hainard.ch

Jean-Claude et Anne-Lise Praz-Luisier



Bulletin

Le bulletin 123 comporte 143 pages, constituées de huit articles scientifiques et de la partie administrative. La flore de Valère et de Tourbillon, les tulipes de Sion, l'essai de réintroduction d'un criquet disparu, l'incidence du réchauffement climatique sur trois sommets valaisans, l'inventaire faunistique de Montorge, l'histoire du mulet, la chronique ornithologique et le mouflon de Corse sont à l'honneur. Photos couleur pour Valère et Tourbillon, et dessins de Jérôme Fournier ne manquent pas. Ces illustrations transforment le Bulletin en véritable œuvre artistique.

Excursions

Dimanche 7 mai : la forêt de Loèche (versant entre Guttet et Albinen) accueille plus de 50 murithiens venus s'instruire sur l'évolution de la région suite à l'incendie de 2003. Le guide, M. Thomas Wolgemuth, de l'Institut de recherche WSL de Birmensdorf, participe au suivi scientifique mis en place. Après les troncs calcinés, ce sont des arbres bien portants qui ont ombragé le pique-nique et l'assemblée générale. L'après-midi, M. Charly Wuilloud, Chef de la Section Dangers Naturels de l'Etat du Valais présente les aménagements de protection contre les dangers naturels réalisés à la suite de l'incendie.

Week-end du 1^{er} et 2 juillet : La Murithienne est reçue par la société de la flore valdotaine. Le soleil n'était pas le seul à réchauffer l'atmosphère ! L'accueil chaleureux, la beauté des sites découverts et les richesses floristiques observées étaient au firmament et ont rendu cette excursion inoubliable. Nous n'oublions pas Pondel, site xérothermique réputé pour sa flore, la visite du Jardin botanique Paradisia, ni, le dimanche, le vallon de Grauson, l'une des plus belles zones floristiques de la Vallée d'Aoste.

Dimanche 24 septembre : la société vaudoise des sciences naturelles s'est associée à La Murithienne pour se rendre dans la réserve des Grangettes et découvrir sous la direction de M. Jean-Louis Moret (Conservateur aux Musées et Jardins botaniques cantonaux vaudois) sa végétation. Une halte près du lac permet d'observer les oiseaux et d'écouter M. Olivier Epars, responsable de la réserve. Après le pique-nique, c'est au tour de M. Philippe Schoeneich de parfaire nos connaissances sur les transformations de la plaine du Rhône dans le Chablais au cours du XIX^e siècle puis de présenter l'éboule-

ment du Tauredunum et les collines de Chessel-Noville. M^{me} Romaine Perraudin nous instruit aussi sur le Réseau écologique de la plaine du Rhône.

Groupe botanique

Les membres du groupe botanique se sont réunis lors de 6 excursions en 2006 : le 30 avril pour une visite de la Ville de Sion sous l'angle de la nature en ville, du 25 au 28 mai dans le massif des Maures en France, le 18 juin pour longer la Dranse entre Martigny et Bovernier, le 16 juillet à la tourbière de Barne et aux milieux humides de l'arête du Berroi à Champéry, le 13 août pour se plonger dans les astéracées autour de Mase et, pour finir, le 10 septembre pour que les apiacées ou ombellifères du jardin alpin de Champex n'aient plus aucun secret. Se sont également tenus en soirée 6 ateliers botaniques. Les excursions sont bien suivies et font chaque fois le plein de participants, même lorsque la pluie perturbe la journée. L'ambiance toujours très agréable de ces rencontres est propice aux échanges. Les 4 jours dans le sud de la France ont été particulièrement riches en découvertes floristiques (tous les inscrits ont pu être logés grâce à ceux qui ont dormi sous tente). Cette destination est néanmoins lointaine et les heures de transport réduisent d'autant le séjour sur place. Dorénavant les lieux choisis pour herboriser seront plus recentrés sur le Valais. Les journées dévolues aux familles de plantes ont eu un réel succès et cette formule sera probablement reprise dans les prochaines années (ils en restent bien assez à aborder !). Les ateliers restent peu fréquentés. La soirée du vendredi n'est peut-être pas un choix judicieux. Dès 2007, elle sera déplacée au jeudi.

Les nouveaux membres seront accueillis avec beaucoup de plaisir, qu'ils soient connaisseurs ou simples amateurs de beaux paysages végétaux. Le groupe espère répondre aux multiples attentes des participants, dont celle non négligeable de passer de bons moments ensemble !

Groupe entomologique

Le nouveau groupe entomologique de La Murithienne (GEM) est composé d'une grande partie des membres de la Société entomologique valaisanne récemment dissoute ainsi que des murithiens désireux de s'ouvrir aux joies de la découverte des insectes, soit une cinquantaine de personnes en tout.

En 2006, trois activités ont inauguré modestement ce transfert.

Le 27 juillet lors d'une sortie au col des Gentianes (2950 m) « lever du soleil au Mont Fort » organisée sous l'initiative de Paul-André Pichard conjointement par les stations de Nendaz et de Verbier, Alexandre Cotty, au petit matin, a présenté aux nombreux participants les papillons migrants pris dans les pièges lumineux que Paul-André Pichard avait installés la veille au soir. Le reste de la journée a permis de découvrir et photographier des insectes de haute altitude.

Le 10 novembre, une soirée « photographies d'insectes » a permis d'admirer, en plus des superbes macrophotos de papillons de Paul-André Pichard, une très belle étude d'un événement que fort peu de naturalistes ont l'occasion de voir : la parade nuptiale de la très rare araignée érése noire présentée par Pierre-André et Renée Burri. Une fort sympathique et conviviale raclette au café du Nord a permis de projeter quelques idées pour la prochaine année 2007 qui sera plus fournie en événements.

Enfin, le 27 décembre, la traditionnelle journée de travaux d'entretien aux étangs du Rosel à Dorénaz a réuni quelques membres courageux qui se sont retrouvés autour de Jérôme Fournier avec débroussailluses, faux, pelles, pioches, fourches et serpettes pour retarder l'atterrissement du milieu et rafraîchir la falaise à martin-pêcheur.

Site Internet

Toujours en service et sous la houlette de Catherine de Rivaz Gilliéron, le site est là pour présenter La Murithienne, ses activités et ses publications.

Dépliant commun

L'édition 2006 du programme « Découvrir la Nature en Valais » était aussi fournie qu'à l'habitude avec les activités de 12 sociétés ou associations réunies. Quelques petits détails améliorent chaque année le contenu ou la présentation. Le Service cantonal des forêts et du paysage contribue pour moitié à l'impression de ce dépliant.

Conférences

Les conférences, au nombre de six, ont exposé des thèmes variés : « Etude des terroirs viticoles valaisans » par Isabelle Letessier ; « La participation des habitants dans la gestion de forêts communales alpines » par Andrea Finger ; « Réchauffement

climatique: la mort du pergélisol ?» par Christophe Lambiel; «Carrés permanents de Suisse» par Pascal Vittoz; «Les mouches, ou Diptères, des insectes qui ont "réussi"» par Jean-Paul Haenni; «Corse: les Alpes démenagent» suivi de «Particularités de sa flore» respectivement par Mario Sartori et Daniel Jeanmonod.

Camp Jeunesse-Nature

Nathanaël Udriot, bien que toujours présent, a passé le flambeau de la direction des camps à Vincent Pheulpin. Durant l'été 2006, jeunes et ados ont pu profiter de trois camps: à Fionnay, du 17 au 22 juillet, une trentaine d'enfants entre 8 et 11 ans, autant la semaine suivante, du 24 au 29 juillet, pour les 10 et 13 ans, enfin itinérant, dans la région de l'Hongrin, du 7 au 11 août pour une douzaine d'ados entre 13 et 16 ans. Animés par l'immense enthousiasme de toute l'équipe, marches, baignades, jeux d'extérieur sont autant d'occasions de rapprocher jeunes et moins jeunes et de leur faire découvrir les différentes facettes de la vie collective et de la nature.

Publication

Nouvelle publication parue en collaboration avec le Musée d'histoire naturelle dans la série les cahiers des sciences naturelles: «Quatre études géoarchéologiques. Valais et Chablais vaudois, Suisse» de Michel Guélat.

scI nat

(Académie suisse des sciences naturelles)
L'année 2006 est celle de tous les changements. Les Présidents se sont retrouvés à Berne le 11 mai, le Sénat s'est tenu le lendemain, mais pour une tâche bien particulière: celle de voter les nouveaux statuts de l'académie. Une journée n'a d'ailleurs pas suffi, puisque l'assemblée s'est à nouveau réunie le 15 septembre pour organiser les plates-formes, structures qui à l'avenir permettront de traiter des questions scientifiques et des problèmes de fonds, et ce avec un cadre budgétaire à disposition.

Prix «Expo» (10 000 francs) – Il a été décerné en 2006 au Musée de la nature de Winterthur. Le son, la lumière, le mouvement et les odeurs sont mis au service de la mise en scène et intensifient pour les visiteurs la valeur de l'exposition en tant qu'expérience vécue. En abordant des questions telles que «Comment l'ichthyosaure vivait-il autrefois?», «Quand des requins nageaient-ils dans la région où se trouve aujourd'hui Winterthur?», «A quoi ressemblent les sous-locataires clandestins de nos maisons?», «Découvrir l'univers passionnant de la vie qui nous entoure», le nouveau concept d'exposition du Musée permet aux visiteurs et visiteuses de s'immerger dans des mondes fascinants.

Prix «Média» (également 10 000 francs) – Ce prix a récompensé d'une part Olivier Dessibourg, journaliste au journal «Le Temps», et Anton Vos qui écrit pour le magazine «Campus» de l'Université de Genève. Tous deux ont traité six ques-

tions de physique encore non résolues. Dans leur série d'articles «Six mystères de la physique dans la moiteur de l'été», ils décrivent de manière captivante et dans un langage à la portée de tous ce qui n'est pas encore résolu, par exemple, dans la recherche sur l'antimatière. D'autre part, Sandra Zrinski, rédactrice au Zürcher Unterländer, s'est vue distinguée pour sa série d'articles «Der Professor von nebenan», dans laquelle elle se concentre avant tout sur une question «Que fait vraiment un chercheur de ses journées?». En huit portraits, elle emmène le lecteur dans le monde captivant de la science et donne en même temps un aperçu du quotidien des chercheurs. Le 186^e congrès annuel de scI nat s'est tenu les 12 et 13 octobre 2006 à l'Université de Zürich en même temps que la session annuelle de la société suisse de chimie. Sciences de la vie, nanotechnologie, ont permis d'aborder la chimie, spécialité qui n'a pas souvent la faveur du public, et de voir quel rôle important cette discipline peut jouer.

Divers

Je rappelle que les Rigoles de Vionnaz sont gérées conjointement par La Murithienne et Pro Natura. Un représentant de La Murithienne siège au sein de la commission de gestion du site de Montorge et de la commission cantonale pour la protection de la nature. Jacqueline Détraz-Méroz assure cette tâche.

Régine Bernard, Présidente



Fondation Dr Ignace Mariétan

En 2006, la Fondation a octroyé des aides aux projets et activités suivantes:

- A La Murithienne (prise en charge des frais liés à la publication du bulletin);
- Aux trois camps d'été «Jeunesse Nature», pour couvrir une partie de l'organisation;
- Aux éditions Porte-Plumes en vue de la publication du livre: «Mines et Minéraux du Valais» de Stefan Ansermet;
- A l'étude sédimentologique du lac supérieur de Fully (menée par Elisabeth Fierz-Dayer);
- A la prolongation du monitoring de l'Azuré du Baguenaudier mené par Antoine Sierrro;
- Pour l'étude des exigences écologiques de l'Alouette lulu dans le vignoble valaisan, effectuée par Mélanie Maurer (Université de Berne).

Régine Bernard, Présidente

Chronique du chalet Mariétan

Les hôtes hivernaux furent courageux d'affronter les froids redoutables de 2006! Ils purent d'ailleurs mesurer la rusticité du chalet: chaud près du fourneau et moins confortable près des parois! C'est bien l'idée: y rencontrer «le dehors», ce qui n'enlève rien au charme du lieu.

Les hôtes de cet hiver 2007 pourront chaleureusement remercier les fidèles membres du Comité de La Murithienne pour la rude charge de monter, scier, fendre et ranger le bois livré au bord de la route par le triage forestier: ce sont Jacqueline et Hervé Détraz, Régine, Marc, Adrien et Sylvain Bernard, Sylvie Nicoud, Jean-Claude et Anne-Lise Praz qui s'en sont chargés: quel bonheur que de souhaiter que le bois arrive jusqu'au fourneau et que – moyennant raclette – le vœu se réalise! Mais c'est sûrement à l'image de La Murithienne. La fréquentation du chalet fut moins assidue durant les mois d'été... pourtant il y eut des moments inoubliables, telle cette journée dédiée à la «fenaision», puisque chaque année, il faut faucher manuellement une partie de la prairie que M. Walter Tscherrig ne peut exploiter. Alors que le foin séchait au soleil, une famille avec une jeune violoniste s'installa sur le grand bloc au-dessus du chalet et nous gratifia d'un concert romantique fort apprécié.

Le nombre de nuitées pour 2006 s'élève à 95 pour les adultes et 80 pour les enfants, ce qui représente une coquette somme à verser à l'office du tourisme et ce qui nécessitera que j'en tienne compte... Le chalet a hébergé Stefan Ansermet pour ses dernières recherches sur les mines d'Anniviers qui feront l'objet d'une prochaine publication. Je ne résiste pas au plaisir de citer un texte de Mariétan écrit en 1943 à propos de son chalet: «Il (le chalet) évoque toute la joie que le séjour aux mayens apporte aux montagnards. Quitter sa vie habituelle, son milieu, aller vivre à la montagne, sans confort (!) c'est sûr mais aussi sans grand travail dans une nature merveilleuse, en juin, dans toute la jeunesse et la fraîcheur du printemps de là-haut, en octobre, quand la douce coloration des mélèzes illumine le paysage, respirer l'arôme de la forêt comme le souffle des choses libres qui passent sur les conventions humaines, quel rêve! Que de générations se sont succédées pendant 215 ans dans ce petit chalet!» (277 ans cette année).

Je rappelle à tous les Murithiens que le chalet est à leur disposition pour la 278^e année, pour des séjours de vacances ou des séjours gratuits s'il s'agit d'un séjour à but scientifique.

Les informations sont disponibles par téléphone ou sur le site de La Murithienne murithienne.scnatweb.ch

Anne-Lise Praz
Rte des Chiles, 1913 Saillon
al.praz@netplus.ch

■ Isabelle Letessier et Janine Huber

Etude des terroirs viticoles valaisans
Vendredi 13 janvier 2006

Ce projet, présenté par Janine Huber, ingénieure ETS en viticulture et œnologie, est la première étape d'une imposante étude viticole dont le but est de caractériser les différents terroirs du vignoble valaisan afin d'exploiter au mieux les potentiels de chacun d'entre eux.

Mandatée par l'Etat du Valais et l'interprofession de la vigne et du vin, Isabelle Letessier, ingénieure agronome, spécialiste de la science des sols, a effectué depuis mai 2004 plus de 200 profils culturaux et 1500 sondages à la tarière qui ont permis de dessiner les premières cartes des sols du vignoble valaisan.

■ Andréa Finger

La participation des habitants dans la gestion de forêts communales alpines
Vendredi 17 février 2006

Partant de l'idée que la participation des populations résidentes est une condition pour la gestion durable des forêts, l'auteur cherche à comprendre comment les acteurs locaux les perçoivent et les gèrent. Son enquête permet d'évaluer, pour les différentes personnes interrogées, les valeurs et les conflits, ainsi que les actions collectives qu'elles entreprennent en relation avec leurs forêts communales. L'étude soulève que la modernisation et le passage à une gestion des forêts contrôlée par l'Etat ont contribué à l'érosion d'institutions locales investies dans la gestion forestière. Mais elle analyse aussi de nouvelles formes d'engagement qui témoignent de l'importance des forêts de proximité dans l'économie et la qualité de vie locales.

■ Christophe Lambiel

Réchauffement climatique : la mort du pergélisol ?
Vendredi 17 mars 2006

La planète se réchauffe, ce n'est plus un secret pour personne. Comment le pergélisol réagit-il face à ces températures de plus en plus élevées ? Quelles en sont les conséquences pour les Alpes ? La recherche sur le sujet étant relativement récente, de nombreuses questions demeurent. Cet exposé propose une petite mise au point, sur la base d'études de terrain réalisées en Valais pendant plusieurs années qui ont amené leur lot d'informations et de découvertes.

■ Pascal Vittoz

Les carrés permanents de Suisse : un outil pour l'étude des changements environnementaux
Vendredi 13 octobre 2006

Le projet «permanent.plot.ch» débuté en 2003 a pour but d'établir un inventaire des carrés permanents de Suisse pour l'étude de la végétation. Les données à disposition sont analysées afin de mettre en évidence l'influence déjà observable des changements climatiques sur la végétation. Une deuxième partie, subventionnée par le Valais et Vaud, met en place de nouveaux carrés pour un suivi rigoureux de la végétation dans les prochaines décennies. Le conférencier présente quelques exemples de carrés permanents et les résultats qu'ils peuvent apporter dans différents domaines.



■ Jean-Paul Haenni

Les mouches, ou Diptères, des insectes qui ont «réussi»
Vendredi 17 novembre 2006

Les mouches, moustiques et autres moucheron – l'ordre des Diptères pour les entomologistes – font partie des insectes sans grade et mal-aimés. Pourtant, leur importance dans la biodiversité globale, dans les cycles naturels, et pour la santé humaine, est énorme, bien que généralement largement sous-estimée. A titre d'exemple, environ 6500 espèces de Diptères ont été recensées en Suisse, soit environ une espèce animale sur cinq vivant dans notre pays ! Quant à la diversité de leurs modes de vie, elle est proprement confondante.

■ Mario Sartori

1 - Corse : les Alpes déménagent

■ Daniel Jeanmonod

2 - Particularités de sa flore
Vendredi 15 décembre 2006

1 - Les progrès de la tectonique des plaques permettent de comprendre comment la Corse, fragment alpin, a tourné le dos à l'Europe continentale, il y a 30 millions d'années. Mais ces bouleversements géographiques ne sont rien par rapport à l'hallucinant ballet des plaques avalées en profondeur sous la Méditerranée.

2 - La Corse, malgré sa petite taille, est un bijou de biodiversité végétale. Île isolée depuis 5 millions d'années, c'est un laboratoire d'études sur l'endémisme (224 espèces), le dynamisme de peuplement (404 espèces installées depuis un siècle) et l'évolution. Chaque espèce raconte un fragment de l'histoire de l'île.

Camps Jeunesse-Nature Valais

Hôtel du Grand Combin – Fionnay, val de Bagnes
du 17 au 22 juillet et du 24 au 29 juillet 2006

Cette année, le responsable de l'organisation des camps est Vincent Pheulpin, mais c'est bien toujours la même équipe qui est présente, avec les deux frères Udriot – Nathanël et Mathias, Véronique Vêlen, et tous les autres qui s'associent à l'aventure pour l'une ou l'autre semaine: Evelyne Boillat, Jody Bolomey, Sandra Lepori, Vania Meuli, Sylvie Nicoud, Valéry Uldry, Mathieu et Charly Udriot.

Les camps organisés en 2006 sont les suivants:

- Camp du 17 au 22 juillet, pour plus de 30 enfants entre 8 et 11 ans;
- Camp du 24 au 29 juillet, pour presque autant d'enfants entre 10 et 13 ans;
- Camp itinérant du 7 au 11 août, pour 14 jeunes entre 13 et 16 ans.

Pour les camps «sous toit», ce sera à Fionnay (Haut Val de Bagnes), dans les dortoirs de l'Hôtel du Grand-Combin. Le système testé cette année est en effet celui d'un logement/pension complète, discuté avec le tenancier Jean-Michel Fellay. L'idée de base est de se décharger de l'organisation du ravitaillement ainsi que de la charge de la cuisine. Mais, comme toute chose en ce bas monde, il y a aussi quelques désavantages. Le principal ne relève d'ailleurs pas du sys-

tème lui-même, mais bien du type de logement et de son environnement – un immeuble entouré de bitume, et habité de locataires pas toujours enthousiastes à cohabiter deux semaines durant avec une petite armada d'enfants!

Pour le reste, les camps sont «comme d'hab», animés de l'immense enthousiasme de toute l'équipe. C'est ainsi l'occasion de grandes marches, de baignades, et de nombreux jeux d'extérieur. Il y a par exemple la «spéléologie forestière», où il s'agit de suivre un fil de vie tel le spéléologue dans sa grotte, mais là en tournant autour de souches, en passant sous des branches, en escaladant des rochers moussus, afin de découvrir la forêt sous l'angle de l'explorateur prêt à y repérer toutes les bizarreries: les sautoirs colorés accrochés de ci de là, la bouteille de shampoing sur une pierre, la paire de menottes suspendue à une branche, etc. A la confection traditionnelle de cartes postales ou de biscuits, se sont ajoutées des activités moins habituelles, comme la visite du barrage de Mauvoisin, la découverte de l'apiculture (avec la présentation de la station de fécondation des reines d'abeilles de Bonatchiesse), la soirée du défilé costumé ou encore l'initiation à la grimpe. La météo

sera aussi particulièrement bienveillante: aucun orage n'arrosera les nuits à la belle étoile à Madzeria ou les grandes marches. Il fait même plutôt chaud cette deuxième moitié de juillet 2006, surtout pour les montées comme celle du premier jour depuis le Châble ou lors de la balade au lac de Louvie.

Sylvie Nicoud

Camp Ados aventure

Lac de l'Hongrin (Col des Mosses)
du 7 au 11 août 2006

La deuxième édition du camp «Ados d'âne» a quitté cette année le Val d'Illeaz pour des lieux plus cléments dans le Pays-d'Enhaut, sur les bords du lac de l'Hongrin. Non seulement le lieu mais aussi la date ont été déplacés pour éviter la météo de l'an passé, ce qui fut le cas à l'exception du dernier jour où la pluie a battu en continu toute la journée. Le mode itinérant a aussi été revu et le camp cette année était fixe et à l'abri dans une écurie au lieu-dit Colondaz-Jeur à 1312 m d'altitude.

Chaque jour, une équipe différente d'enfants préparait les quatre ânes et le poney pendant que le reste du petit monde s'affairait aux tâches ménagères réparties entre la cuisine et la tenue des «dortoirs». Une fois prêts, nous partions pour sillonner les alen-

tours du lac, en allant tantôt jusqu'au barrage à l'origine du lac de l'Hongrin, tantôt jusqu'au point culminant de notre périple – le lac Lioson à 1848 m, avec baignade à la clef pour les plus téméraires. La marche la plus grande fût de se rendre à la Pierre du Moëllé, à 1661 m, en longeant le pied du Mont d'Or.

L'aventure d'une semaine dans la nature fût autant pour les enfants que pour les moniteurs une expérience forte et enrichissante, qui se poursuivra, je l'espère, avec une troisième édition.

Vincent Pheulpin



Ci-dessus: initiation à la grimpe lors du camp de Fionnay, val de Bagnes.

PAGE DE DROITE: équipée du camp «Ados d'âne» dans le Pays d'En-Haut.

PHOTOS MATHIAS UDRIOT



Réunion de La Murithienne

dans la forêt incendiée de Loèche
le dimanche 7 mai 2006

Une cinquantaine de Murithiens se retrouvent à la gare de Sion, malgré une météo plutôt maussade. Lorsque le car nous dépose à Wiler, la pluie a cessé et les cloches saluent notre arrivée. Après l'accueil de notre présidente, Régine Bernard, Emmanuel Reynard nous informe du déroulement de la journée. Deux interventions sont au programme : Thomas Wohlgemuth, de l'Institut fédéral de recherches WSL de Birmensdorf, présentera le projet de suivi de l'évolution de la végétation suite à l'incendie et Charly Wuilloud, Chef de la Section Dangers Naturels de l'Etat du Valais, parlera des aménagements de protection contre les dangers naturels réalisés suite à la disparition de la forêt protectrice.

Vers 10 heures l'excursion débute par une petite marche le long de la route qui mène à Guttet. Nous quittons bientôt le bitume pour longer un sentier en direction de Thelwald. Des bancs de brouillard s'accrochent au versant et dévoilent peu à peu les cimes calcinées des pins.

Au cœur de la zone incendiée, sous une petite bruine rafraîchissante, Thomas Wohlgemuth – assisté de Christian Werlen pour la traduction française – retrace l'événement du 13 août 2003 : près de 300 hectares de forêt partent en fumée. Suite à la destruction de la pinède par le feu, une vaste étude sur la dynamique de recolonisation est mise en place. Elle tente de répondre à trois questions principales : quelle est la rapidité de la recolonisation végétale, quelles sont les espèces colonisatrices et quels arbres vont finalement s'installer.

La surface brûlée, qui s'étend entre 800 et 2100 m d'altitude, a été subdivisée en 200 placettes de 200 m² chacune. Ce quadrillage systématique permettra notamment d'observer les variations liées à l'altitude. Sur les différentes placettes, l'intensité de l'incendie a été déterminée en mesurant l'épaisseur des cendres. Les premiers résultats montrent qu'après deux ans, la densité et la diversité de la couverture végétale sont plus importantes dans les hauts et dans les bas qu'à moyenne altitude. Les espèces les plus fréquentes sont la saponaire rose (*Saponaria ocyroides*), l'épilobe à feuilles étroites (*Epilobium angustifolium*), l'euphorbe petit cyprès (*Euphorbia cyparissias*) et le sénecio commun (*Senecio vulgaris*). *Funaria hygrometrica*, mousse typique des surfaces incendiées, compte également parmi les premières colonisatrices et domine sur les secteurs les plus fortement calcinés. La comparaison avec une étude botanique réalisée en 1998 montre que le nombre d'espèces actuelles dépasse celui des relevés antérieurs à l'incendie.

Thomas Wohlgemuth souligne la présence de l'épinard fraise (*Blitum virgatum*). Cette plante rare avait déjà été observée il y a environ 200 ans dans une surface brûlée à proximité de Loèche. A l'exception de rares signalements ponctuels – notamment une plante recensée par Philippe Werner lors de l'aménagement de nouveaux étangs à Finges en 2004 – elle n'avait plus été observée sur le territoire cantonal. Comment cet épinard peut-il donc apparaître aujourd'hui sur un tiers des placettes étudiées ? L'équipe de recherche suppose qu'il y a deux siècles, des semences ont été disséminées dans la forêt par le gibier et les chèvres et que ces graines dormantes ont pu germer suite à la disparition du couvert végétal.

Jusqu'à ce jour, peu d'arbres ont donné des rejets ; parmi eux on trouve par exemple des saules. Seuls des feuillus apparaissent pour l'instant dans la recolonisation : peuplier tremble (*Populus tremula*) et



Thomas Wohlgemuth et son traducteur Christian Werlen s'adressent aux Murithien(ne)s dans la forêt incendiée de Guttet.
PHOTOS MARC BERNARD

saule appendiculé (*Salix appendiculata*) pour l'essentiel. Dans la partie basse et plus chaude du territoire, la question reste de savoir si une forêt pourra à nouveau s'implanter. Dans un premier temps, une steppe se développera sans doute ; par la suite, le chêne pubescent pourrait être favorisé par rapport au pin sylvestre. La reforestation n'a pas été souhaitée après l'incendie ; toutefois quelques zones à risques ont dû être reboisées pour des raisons de sécurité.

Parallèlement aux relevés de végétation, 25 profils de sol ont été effectués ; ils révèlent une augmentation du pH de 5 à 7 environ. Les 18 pièges à insectes et arthropodes installés montrent une augmentation quantitative et qualitative en marge de la zone calcinée. Enfin, treize stations climatiques réparties sur la surface d'étude récoltent un maximum de paramètres possible (température de l'air et du sol, précipitations, rayonnement).

Après avoir longé la route sur quelques centaines de mètres, Thomas Wohlgemuth montre que les arbres dont les racines ne tiennent plus dans le sol tombent ; à terme, tous les arbres calcinés vont subir le même sort. Par endroit, les troncs ont été intentionnellement couchés pour retenir les pierres. Après cette brève intervention, nous poursuivons la descente jusqu'à la place du pique-nique.

La randonnée se poursuit et nous rejoignons la route forestière. Dans la dernière montée abrupte qui nous sépare de la route, Michèle Burgener se blesse (claquage musculaire). Heureusement, quelqu'un descend à la station satellite pour chercher son véhicule et l'escorte jusqu'à la place du pique-nique. La blessée continuera malgré tout l'excursion avec nous, quelle belle fidélité !

La pause de midi se déroule dans une ambiance festive et se conclut par une courte assemblée générale conduite par Régine Bernard. Notre présidente rappelle les moments forts de l'année 2005 (excursions, activités du groupe botanique, site Internet, cycle de conférences et camps d'été pour les jeunes. Notre trésorier, Pierre Kunz, pré-



sente ensuite les comptes de la société : l'année se solde par un déficit de Fr. 6384.56 (voir détail dans ce bulletin). Les comptes, vérifiés par Roger Pannatier et Joël Quinodoz, sont acceptés par l'assemblée. Régine Bernard enchaîne sur le budget et le programme des activités pour 2006. La présidente présente ensuite les changements au fichier et nous fait part de trois décès. Le comité actuel est reconduit in extenso. Après quelques informations données au chapitre des divers, l'assemblée générale est levée.

Emmanuel Reynard remercie Thomas Wohlgemuth pour la conduite de la matinée et accueille Charly Wuilloud qui nous a rejoint. Nous reprenons notre itinéraire le long de la route forestière qui domine les antennes de télécommunication de Loèche. Le soleil a déchiré les nuages et nous bénéficions d'une magnifique vue sur la plaine du Rhône, la forêt de Finges et l'Illgraben.

Sur ce balcon dominant la vallée, Charly Wuilloud nous apprend que l'on compte environ vingt incendies en forêt par année en Valais, dont le 80 % affecte des massifs forestiers de plus de 5,0 ha. En 2003, l'incendie de la forêt de Loèche n'a heureusement atteint aucun village et cela malgré l'ampleur du sinistre : un massif de 310 ha de pinède a brûlé, ce qui correspond à 80 000 m³ de bois, soit 200 000 tiges calcinées. Quelques 5 mio de litres d'eau ont été déversés sur les flammes par des hélicoptères civils (5000 vols) et 2.5 mio de litres par des hélicoptères militaires (1560 vols). Deux semaines après l'incendie, des foyers résiduels étaient encore détectés au sol par infrarouge. Actuellement, le principal danger pour la localité de Loèche réside dans le risque de chutes de pierres. Suite à la décision de ne pratiquer qu'un reboisement minimal, il a fallu mettre en place les aménagements de protection nécessaires. La première mesure entreprise fut l'étude de la trajectographie des blocs. La connaissance de la masse et des trajectoires de chute possibles ont permis de localiser et de dimensionner les ouvrages (réalisation de digues et pose de filets notamment). La seconde mesure fut de disposer, dans certains secteurs, les troncs en travers de la pente afin de retenir les blocs. Ces travaux exécutés par l'armée ont en outre permis d'empêcher la rep-

tation de la neige durant les hivers qui ont suivi l'incendie. A proximité des routes, les arbres qui risquaient de tomber ont été coupés.

Charly Wuilloud nous invite alors à nous tourner pour profiter du point de vue imprenable sur l'Illgraben. Ce territoire – considéré comme «une petite bombe» pour les constructions récemment autorisées sur le cône de déjection du torrent (les cartes de danger sont malheureusement arrivées avec 20 ans de retard) – est sous haute surveillance. Sur la surface du bassin versant, on estime l'érosion à 1,6 mm/m² par année, ce qui correspond à un volume total d'environ 20 000 m³ de matériaux par an. Au niveau des risques, plusieurs scénarios, tous plus sympathiques les uns que les autres ont été calculés : 1) lave torrentielle de 75 000 m³ sans dégâts importants - 2) lave torrentielle de 250 000 m³ – 8 morts – 22 mio de francs de dégâts - 3) lave torrentielle de 500 000 m³ – 34 morts – 50 mio de francs de dégâts - 4) deux laves torrentielles de 500 000 m³ chacune – 54 morts – 75 mio de francs de dégâts. Une douzaine de stratégies sont actuellement étudiées pour essayer de garantir la sécurité de la population, des constructions et des infrastructures situées sur le cône de déjection ainsi que pour forcer les matériaux charriés à se déverser dans le Rhône (projets de digues et de bassins). Un système de surveillance a été mis en place et une alarme laisse 8 minutes à la population pour évacuer les lieux ! Des appareils de mesures (pluviomètres, géophones, etc.) contrôlent constamment les événements qui se produisent dans le bassin versant. Ces données ont notamment permis de voir que des laves torrentielles se déclenchent déjà à partir de 10 mm de pluie.

Emmanuel Reynard remercie Charly Wuilloud pour ses explications détaillées. Réchauffés par le rayonnant soleil, les Murithiens regagnent la station satellite où le car les attend... Un tout grand merci aux organisateurs et intervenants de cette belle journée. Le dynamisme de la recolonisation de cet espace sinistré a éveillé la curiosité des participants ; pour sûr que certains retourneront sur les lieux ces prochaines années!

Réunion de La Murithienne

Découverte de la vallée de Cogne et de ses richesses botaniques avec la Société de la Flore valdôtaine
les 1^{er} et 2 juillet 2006

Samedi 1 juillet ■ Après quelques péripéties pour faire partie des heureux excursionnistes et les retrouver à Martigny, le car, débordant presque, nous amène à Aymavilles, où nous attend la présidente et des représentants de la Société de la Flore valdôtaine. Quel accueil chaleureux: grands sourires, temps merveilleux, une carte, des listes de la flore que nous pourrions découvrir et admirer dans les différents sites, du temps pour boire un café, visiter le village. Observation de deux Bondrées apivores, depuis les petits gradins circulaires à 10 mètres du car, où d'autres Murithiens se détendent.

Sur la voie romaine ou «route des Gaules» qui traverse le territoire valdôtain depuis Eporedia (Ivrée) jusqu'à Augusta Praetoria (Aoste), puis bifurque vers le Petit-Saint-Bernard (Alpis Graia) et le Grand-Saint-Bernard (Alpis Poenina), nous admirons l'aqueduc de Pondel (Pont d'Aël). Cet ouvrage impressionnant d'environ 56 mètres de haut et long de plus de 50 mètres, est réalisé en maçonnerie et en blocs de pierres taillées. Il porte une inscription permettant de le dater de l'an 3 av. J.-C. Le passage se faisait par une galerie d'un mètre de large, très haute, scandée par des rais de lumière venant d'étroites ouvertures; une vraie merveille. Cette galerie a servi plus tard de séchoir pour le «flouro», feuilages destinés à la nourriture des chèvres pendant l'hiver. Un canal à ciel ouvert acheminait l'eau jaillissant d'une source située sur le versant gauche du torrent. Le Pondel, qui depuis le milieu du XVI^e siècle au moins permet le passage d'hommes et d'animaux dans l'ancienne conduite d'eau désaffectée, devient un pont servant non seulement de liaison avec les vignobles et les champs de céréales de la rive opposée, mais aussi de raccordement à la voirie mineure vers Villeneuve et les villages situés sur la rive gauche du Grand Eyvia. L'abandon de la culture de la vigne est-il uniquement dû au phyloxera, ou est-il aussi lié au fait que les triporteurs ne peuvent pas passer sur le Pondel? «Le vin de 12° laissait un dépôt dans l'écuelle blanche».

Un Tichodrome échelette zèbre d'éclairs rouges le bel appareillage du pont et le feuillage tombant jusqu'au torrent. Grand moment ornithologique!

La balade nous entraîne sous des parois rocheuses, caractérisées par la présence côte à côte de calcschistes de la zone piémontaise – roches métamorphiques issues du fond de l'antique océan Téthys – et de micaschistes de la zone du Grand-Saint-Bernard, qui proviennent du bord continental de la plaque euro-asiatique. Le sentier chemine à travers de belles futaies de feuillus, tilleul, frêne et érable sycomore, parsemés de quelques mélèzes et épicéas, vers un site xérothermique réputé. Sur des terrasses très abruptes, les villageois cultivaient jusqu'à la fin de la première guerre mondiale des céréales, de la vigne, et du fourrage. Maintenant, dans ces prés arides, au pied des parois rocheuses, on

découvre de nombreux arbres, dont le chêne blanc et le pin sylvestre. Quelques châtaigniers narguent l'altitude (environ 900 mètres). Des arbustes, tels les genévriers ou l'églatier, reconquirent le territoire autrefois occupé par la forêt puis défriché et cultivé par l'homme. A l'émerveillement de la découverte de fleurs rares ou tout simplement gracieuses, la vision furtive de papillons multicolores, se superpose à la tristesse de voir le travail de générations d'hommes se désagréger lentement. Il y avait un aqueduc, des terrasses cultivées. L'eau a-t-elle disparu en premier, ou au contraire après l'abandon de la culture de la vigne? L'eau s'est-elle perdue car les conduits n'étaient plus entretenus?

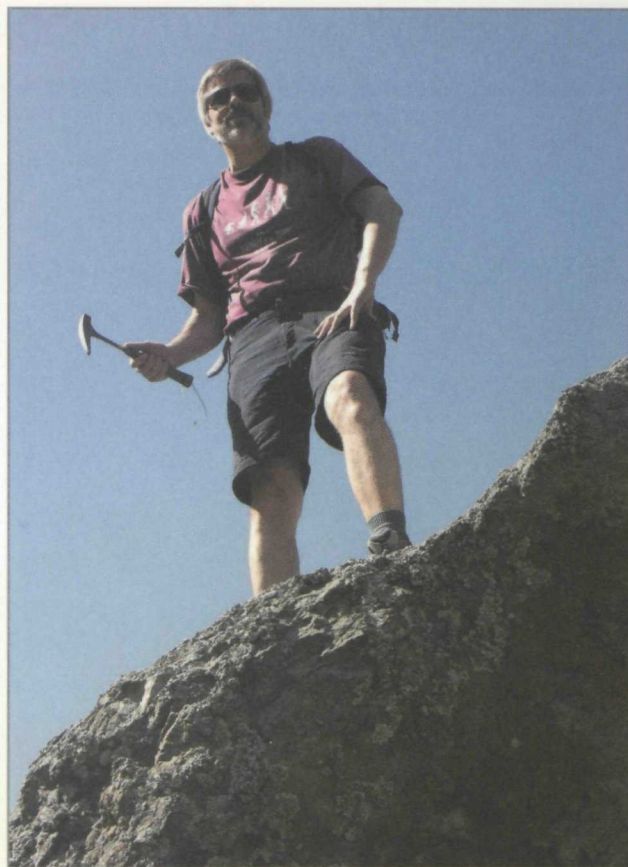
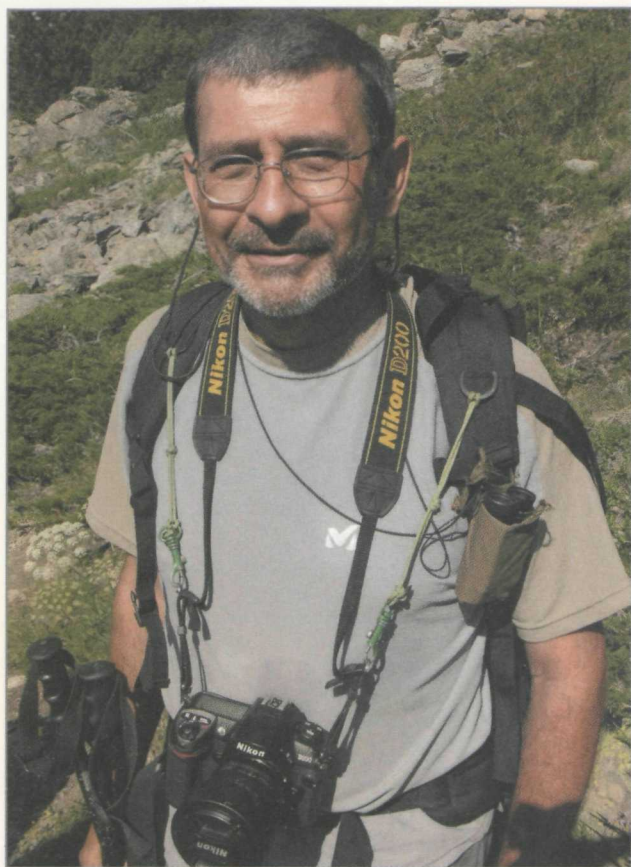
Des espèces steppiques s'implantent mais aussi des asperges sauvages, des noyers et des amandiers, rescapés de la période de culture. Les amandiers fournissaient l'huile pour les lampes, et les amandes étaient consommées comme revitalisant par les vieux et les accouchées. Les genévriers aux multiples usages servaient aussi à fumer la viande, lui donnant un bon goût, et à fabriquer le bâton pour tourner la polenta. Leurs baies, cuites 24 heures sans eau, sont utilisées pour confectionner une sorte de goudron, remède contre tous les maux (digestif, vers, reins), acheté par les bourgeois des villes. La *Clematis vitalba* (clématite des haies), en vannerie, donne des paniers souples. La viorne lantane une fois écorcée, produit une très belle vannerie blanche, vendue à la Foire de St-Ours. La graine du bague-naudier à la gousse vide qui «ne fait rien», sert à falsifier le henné. La plante «météo» montre le beau temps en bouclant, la pluie en s'érigant (*Stipa pennata*). L'aristoloche, en patois la courge folle, donne une mauvaise saveur au vin, il faut l'arracher dans la vigne. Elle est aussi appelée la plante de l'accouchement (sa tisane, bue en petite quantité, active l'utérus). Avec le millepertuis on obtient l'huile de la St-Jean, herbe aux sorcières, on en mettait dans les serrures pour empêcher les sorcières d'entrer. L'hysope, était vendue aux pharmaciens pour en faire un sirop contre les bronchites. Au printemps, les iris (*Iris germanica*) rappellent l'ingéniosité de l'homme, les plantant pour retenir les murs, car ils empêchent l'eau de ruisseler. Un rêve: revenir au printemps, voir aussi les orchidées, les pulsatiles...



Une première pour La Murithienne: *Saga pedo*.

Certains ont l'inestimable chance d'observer une espèce très rare, *Saga pedo*, dite en Valais saute-relle «à 100 sous», car elle était achetée cinq francs la pièce dans les années 1930 par le professeur Robert Mathey de Lausanne, qui ainsi a pu découvrir la parthénogénèse. A côté d'elle, la mante religieuse paraissait bien petite! Autre belle rencontre: une chenille du sphynx de l'euphorbe.

Après le pique-nique, nos hôtes expliquent généreusement les caractéristiques du site: tout d'abord la géologie de la vallée d'Aoste dans son ensemble, puis plus spécifiquement celle de la vallée de Cogne et enfin une comparaison avec le Valais. On



retrouve en effet les mêmes ensembles tectoniques et géologiques de part et d'autre de la frontière ! La vallée de Cogne présente un raccourci du bâti alpin : le bas de la vallée (où se trouve l'aqueduc romain) est composé des éléments de la croûte continentale européenne (gneiss et schistes cristallins), au-dessus et dans la région de Cogne apparaît l'ensemble ophiolitique de l'ancien océan piémontais (métabasaltés et calcschistes), enfin plus haut le massif du Grand Paradis représente les restes du continent africain, équivalent de la nappe de la Dent-Blanche valaisanne. Des équipes universitaires de Turin (entre autres) travaillent actuellement sur l'âge de ces roches.

En allant vers Cogne, un beau tableau presque désuet de fenaison au râteau dans la forte pente s'offre à nous. La pente de la célèbre Barma Peleusa (1400 m), endroit déjà connu des botanistes du XIX^e siècle, héberge *Alyssum minus*, *Astragalus centralpinus* et *Potentilla pensylvanica*. Une halte sous les anciennes mines de Cogne connues depuis l'âge des romains, arrêtée il y a environ 20 ans, nous rappelle l'exploitation du fer. Ce lieu où travaillèrent jusqu'à 5000 ouvriers était desservi par un téléphérique. Il deviendra bientôt un musée.

La dernière étape de la journée est encore plus rafraîchissante qu'une glace ou une boisson fraîche : c'est la visite du merveilleux jardin botanique Paradisia, qui doit son nom à un lys blanc, *Paradisea liliastrium*. Les sites alpins les plus significatifs, comme la prairie, la moraine, la tourbière, les éboulis, les bords d'eau, accueillent les plantes dans leur milieu naturel. En cette fin d'après-midi, le paysage forme un écrin d'ombre et de lumière à ce jardin si paradisiaque.

La répartition des chambres à l'hôtel aurait pu être agaçante, si ce n'avait pas été un tel éloge de la lenteur. Le vin d'honneur et l'apéritif offerts par la Société de la Flore valdôtaine incitent à la dégustation de moult saveurs surprenantes.

La soirée fut riche en émotions. La présidente de La Murithienne conte ensuite ses recherches dans le Bulletin sur les contacts avec la Société de la Flore valdôtaine, depuis 1861.

Quelle belle journée !

Maurizio Bovio, botaniste valdôtain.
Pierre Kunz, trésorier de la Murithienne, à droite.

Certains cadeaux sont chargés de symboles, comme ce livre (Catalogue raisonné des plantes vasculaires de la Vallée d'Aoste), réédité par la Société de la Flore valdôtaine, ainsi ce coq valdôtain qui désormais trônera à chaque séance du Comité de La Murithienne. L'histoire des deux sociétés et de leurs rapprochements continue ; de nouveaux projets naissent dans le courant de la soirée. Affaire à suivre ! L'accueil, la disponibilité et la gentillesse de notre Société sœur sont à relever. Tous nos remerciements les plus chaleureux lui sont adressés.

Dimanche 2 juillet ■ Sous un ciel toujours aussi bleu et serein, le vallon de Grauson nous attend ce dimanche. Partant du village de Gimillian, participantes et participants butinent à droite et à gauche, s'égaient dans la nature à chaque replat, se regroupent au pied d'un rocher ou sur une butte, scrutent les pentes pierreuses ou herbacées sous la conduite avisée et clémentine du botaniste Maurizio Bovio : *Aethionema thomasianum*, *Artemisia glacialis*, *Campanula alpestris*, *Centaurea triumphetti*, *Geranium rivulare*, *Pedicularis gyroflexa*, *Oxytropis* et *Pulsatilla halleri*, *Saponaria lutea*, *Silene vallesia* et *Tragopogon crocifolius* témoignent de la richesse floristique du vallon. Une lecture géologique des différentes roches qui nous entourent complète notre information.

Un pique-nique convivial, enrichi de « dégustations choisies » de vins valdôtains et valaisans, nous laisse heureux et reconnaissants de tant de beauté et de fragilité.

Un grand merci à tous et à chacun et à nos deux sociétés, la Flore valdôtaine et La Murithienne pour ces deux jours d'amitié, de découvertes et d'intense vécu.

Rédaction : Sylvie Moser Schori
Photographies : Marc Bernard

Réunion de La Murithienne

Le Rhône et la réserve des Grangettes avec la Société Vaudoise des Sciences Naturelles

(excursion également proposée dans le cadre de la plate-forme "Rhône vivant")

le dimanche 24 septembre 2006

Fort d'une bonne septantaine de participants – Vaudois et Valaisans réunis par le fleuve nourricier, qui peut aussi être facteur de discorde(s) comme nous l'apprendrons en cours de journée – notre groupe s'ébranle de Noville dans la chaleur épaisse et humide de ce jour de septembre. Conduit par M. Jean-Louis Moret, conservateur au Musée et Jardin botaniques cantonaux vaudois, responsable de l'herbier du dit jardin et ami depuis trente ans des Grangettes.

Nous nous arrêtons dans un marais fauché – ourlé au nord d'un banc de colchiques – situé sur un ancien lit du Rhône. Cette affectation est définie par le plan de gestion établi par la fondation des Grangettes, création de Pro Natura et du Cercle des sciences naturelles de Vevey et Montreux en 1989.

Jusqu'à l'endiguement du Rhône au XIX^e siècle, le fleuve a divagué, laissant sur son passage du matériel calcaire et cristallin. Ces secteurs alcalins ou acides abritent une flore naturellement inféodée au type de sol. Dans cette région, le mélange de ces terrains fait que l'étude de la flore y est particulièrement complexe.

Plus tard, nous passons devant une zone marécageuse, autrefois lieu de fauche des roseaux pour l'usage domestique. La multiplication des incendies d'habitations a fait interdire la fauche. A Villeneuve, nous nous arrêtons devant une roselière; ceci est l'occasion de rappeler qu'en 1942, il y avait encore ici 18 hectares de roselière lacustre; en 1972 ne restaient que deux hectares! Cette baisse impressionnante s'explique par le recul de la rive induit par la drague d'exploitation des graviers mais aussi sous l'effet de l'accumulation du bois, dont les riverains s'approvisionnaient pour le chauffage domestique jusqu'à l'introduction des chauffages centraux. Cette ressource utile autrefois, s'accumule à présent et pose des problèmes de gestion. Les travaux d'enrochement d'une digue protectrice ont permis d'augmenter la surface de la roselière de 2.5 hectares en quelques années.

Quelques plantes exotiques (en particulier des renouées du Japon) en bord de roselière sont l'occasion, pour Philippe Werner, de rappeler que les néophytes sont la deuxième cause de déséquilibres floristiques et faunistiques.

Le responsable des Grangettes, M. Olivier Epars, évoque alors – preuves à l'appui! – la richesse ornithologique de cette zone du lac où un comptage mensuel a du reste lieu du printemps à l'automne. Nous pouvons regarder de près – grâce au matériel ad hoc – cormorans, grèbes huppés.

Nous reprenons notre chemin, en direction du vieux Rhône, dans la forêt d'abord, forêt dite à bois tendre (saules et aulnes), ce qui permettra à notre guide de préciser les ceintures de végétations lors d'une halte près d'un marais. Au centre, se développent les potamoïtes puis vers la rive, les populations de nénuphars blancs ou jaunes (horticoles), joncs des tonneliers puis roselière aquatique avant la pseudo-roselière, atterrie. Nous nous trouvons alors sur les prairies à carex qui se poursuivent vers l'intérieur des terres par la forêt à bois tendre, qui laisse place à la forêt à bois dur (frêne), elle-même précédant la chênaie pédonculée.

En poursuivant notre chemin, nous voyons, à droite comme à gauche du chemin piétonnier, de petits sentiers tracés au cordeau, s'enfon-

çant dans les prèles: ce sont les voies de passage des blaireaux quittant leurs «villages» pour rejoindre le bord de l'eau.

Le repas de midi est pris à l'embouchure du Grand Canal où se trouve une roselière dont la régression, très visible par la raréfaction et le nanisme des roseaux les plus au large, est en voie de s'interrompre grâce au déversement de la molasse, provenant des travaux de déblaiement du sous-sol lausannois pour la construction du métro, dans des fosses qui ont été créées par l'exploitation des graviers dans le lac.

Nous reprenons la route moins d'une heure plus tard et traversons le Grand Canal en direction du vieux Rhône dont nous remontons le cours. Cette région abrite d'anciens étangs d'exploitation (dont l'actuel «port du Vieux Rhône»), qui paraissent riches en écrevisses à pattes rouges. Près de l'un d'eux se trouve une vieille bâtisse, ancien «chalet» utilisé lors de la pâture estivale des vaches.

En remontant alors vers Noville, Philippe Schoeneich, géographe, nous rappelle que toute frontière, si elle rapproche, est aussi source de frottements, ce que Vaudois et Valaisans n'ont pas fait mentir au fil des siècles... et au bord de l'eau. Ces frictions sont encore présentes aujourd'hui, alors que se profile le Rhône qu'évoque Romaine Perraudin, biologiste au Projet Rhône, Service des forêts et du paysage. Elle aborde les concepts de base du «réseau écologique cantonal» valaisan dont une priorité est celle de la revalorisation du Rhône, colonne vertébrale du Chablais.

Le Rhône constitue la frontière entre le Valais bien sûr, et autrefois la Savoie puis Berne (plans de 1704 et 1760 entre «l'état du Valéy et l'état de Berne» où l'on peut observer les premières interventions sur les lits et bras du Rhône dans la région que nous traversons), puis le canton de Vaud. Le drainage de la plaine s'est fait en particulier avec la construction du canal de Stockalper sur terre valaisanne en 1840 puis du Grand Canal vaudois en 1860, le processus d'endiguement terminal se poursuivant dès cette année-là et jusqu'en 1880.

Marc Weidmann ajoute qu'il ne faut évidemment pas s'arrêter aux choses visibles et que le Rhône se poursuit sous forme d'un canyon sous lacustre. D'anciens cours bordés de digues naturelles sont encore visibles, révélés par des études sismographiques très élaborées qui montrent que le delta du Rhône se poursuit jusqu'à Cully.

Nous nous arrêtons bientôt dans la plaine près de Noville et Philippe Schoeneich nous rend attentifs aux «collines» boisées de Chessel-Noville: elles apparaissent comme de discrets mamelons sur la plaine et ont fait l'objet d'études détaillées et multiples, en tout cas depuis Blanchet en 1840. Il s'agit de sables, de graviers, voire même de blocs assez limoneux dont l'origine est toujours objet de spéculations. L'origine en serait-elle glaciaire? Issue d'un éboulement du Grammont? D'une paroi effondrée de la Suche?

L'éboulement du Tauredunum en 563 après J.-C. est le plus souvent évoqué, selon l'évêque de Lausanne, Marius d'Avenches, en 573 déjà: «La grande montagne du Tauredunum dans le diocèse du Valais s'écroula si brusquement qu'elle écrasa un bourg qui était proche des villages et en même temps tous leurs habitants. Sa chute mit aussi en mouvement tout le lac, long de 60 milles et large de 20 milles, qui, sortant de ses deux rives, détruisit des villages très anciens avec hommes et bétail. Le lac démolit beaucoup d'églises... emporta dans sa



Jean-Louis Moret présente la végétation. – PHOTO MARC BERNARD

violence le pont de Genève... et, entrant dans la cité de Genève, il tua beaucoup d'hommes». Cette catastrophe majeure est aussi mentionnée dans la chronique de Grégoire de Tours, l'Histoire des Francs, qui date de la même période. Aujourd'hui, on retient que l'hypothèse de l'éboulement est la plus probable; un objet romain a été retrouvé, un! De nouveaux espoirs de datation se précisent sur de vieux bois déterrés au printemps 2006 lors de travaux exploratoires en vue de la construction de la route Vionnaz - Roche.

Les conséquences à l'aval de cet éboulement ne sont pas négligeables puisque l'on estime que des masses de boue ont été déplacées vers le lac, entraînant un glissement du delta et provoquant un «tsunami» dans le Léman, perçu jusqu'à Genève.

M. Marc Weidmann signale que La Murithienne s'occupait déjà avant aujourd'hui de cet événement géologique un peu mystérieux, puisque sa première publication sur le sujet date de 1893 (papier de Schardt); en 1926-27, Mariétan publie un article sur l'éboulement du Tauredunum (Bull. 44) puis les «Annales valaisannes» réuniront géologues vaudois et historiens valaisans un peu plus tard. J.-B. Bertrand, dans «Vallesia» (11-1936), rappelle que «...Voici une dizaine d'année [vers 1926] qu'une proposition fut faite à une réunion de La Murithienne [Ch. Meckert, Bull. 45, p. 13-17, 1927-28] et accueillie avec le sourire de l'ironie, d'associer et de combiner les efforts des géologues et historiens en vue de la solution de ce problème [du Tauredunum]». Cette proposition a eu pour suite le considérable travail publié par Bertrand et Fournier en 1936 dans les «Annales valaisannes», mais qui n'a pas apporté la solution au problème, quoiqu'en écrivent les auteurs. L'Abbé Mariétan s'attelle à nouveau au sujet en 1970 (Bull. 87). En 1981, Georges Reymond souligne dans son étude intitulée "le grand prodige de Tauredunum" et forte de 130 pages, que «...un travail d'ensemble sur Tauredunum manque encore...». En ce beau jour d'excursion 2006, Valaisans et Vaudois sont à nouveau réunis dans un échange aussi vivant que le Rhône!

Véronique Zumstein





La nature en ville

Découverte d'un quartier de Sion : excursion dans la ville de Sion entre Vissigen et les Ronquoz le dimanche 30 avril 2006



Le rendez-vous nous réunit à l'est du stade de Tourbillon à 9 heures. Notre guide Séverine Évéquoz nous accueille pour cette première sortie de l'année du groupe botanique. En dernière année de la Haute Ecole Spécialisée de Lullier, Genève (section gestion de la nature), elle nous présente son travail de mémoire sur la gestion du patrimoine naturel dans une partie de la ville de Sion. Tenant compte des objectifs de la troisième correction du Rhône, de la gestion des espaces verts de la ville et du potentiel de valeur naturelle intrinsèque des quartiers étudiés, son travail offre des pistes de réflexion et des solutions locales qu'elle se propose de partager avec nous.

Pour cette première rencontre de l'année, la participation d'une quinzaine de personnes est encourageante. Comme toujours, nous sommes tous contents de nous retrouver ou de faire connaissance bien que cette journée ne soit pas portée par un lieu sauvage mythique tel que le Bois de Finges!

Nous débutons aussitôt l'exploration des différents milieux rudéraux qui occupent soit un talus de route soit le sol graveleux de grands parkings. Grâce à de grandes cartes en couleurs précisant la nature, le mode d'entretien, la vulnérabilité, la valeur et la fonction de chaque milieu identifié, Séverine Évéquoz nous décrit les étapes et les résultats de son travail. Philippe Quinodoz, chef jardinier de la ville de Sion, amène quelques réflexions supplémentaires bienvenues. L'intérêt de la rive gauche du Rhône est la présence du canal de Vissigen qui relie des zones résidentielles, rurales et industrielles avec différents degrés d'occupation du sol. Ce sont des quartiers en pleine transformation, grignotant de plus en plus des terrains agricoles, ou des zones industrielles présentant encore des friches naturelles. Les thèmes concernant la perméabilité des sols, le choix des essences

Un verger et sa prairie, témoins des activités agricoles de la plaine du Rhône, en sursis parmi les immeubles du quartier de Vissigen.

pour les haies comme couloirs biologiques ou au contraire barrières infranchissables pour la faune sont débattus au cours de la journée.

Nous visitons avec Séverine la partie résidentielle de son lieu d'étude, profitant de l'occasion et, de l'intérêt de Christian Werlen pour les arbres de la Ville de Sion, pour découvrir des essences exotiques plantées sur le Cours Roger Bonvin comme le févier d'Amérique, ou pour palabrer sur le maintien d'un verger de pommiers au milieu des immeubles puis, passer par le paturage à chevaux irrigué par une meunière. Séverine nous présente encore des mesures que la commune pourrait mettre en place comme un cours de sensibilisation pour les employés communaux, la pose de bancs à certains endroits, la réalisation d'un tracé de balade en ville ou encore la création d'un journal qui mette en valeur les multiples facettes du projet de nature en ville. Le temps est venu de décloisonner la nature et la ville et de permettre, avec quelques efforts consentis, leurs cohabitations pour le bien de tous.

Texte et photographie : Jacqueline Détraz-Méroz



Le massif des Maures

(France, département du Var)

Du jeudi 25 au dimanche 28 mai 2006

Texte et photographies: Jacqueline Détraz-Méroz

Ce séjour a été organisé grâce à Jean-Luc Poligné, jardinier du Jardin alpin de Champex. La plupart des 200 espèces, rencontrées au cours de ces trois jours, ne se trouve pas en Valais, mais quelques-unes sont des espèces voisines ou disparues de nos contrées. C'est aussi l'occasion de se familiariser avec une flore qui est déjà bien fanée lorsque l'on s'y rend en vacances en été.

Le voyage fut long pour tout le monde et nous nous retrouvons en fin de journée chez un ami vigneron de Jean-Luc à Vidauban pour goûter aux produits du pays. Nous parcourons ensuite quelques kilomètres de piste sinueuse dans le massif des Maures pour atteindre le gîte de l'Aurier, vers Collobrières, au milieu d'une forêt de chênes liège et de châtaigniers.

La journée du vendredi commence tôt et l'herborisation débute avant le départ pour les vignes de la plaine du Cannet. C'est la région la plus chaude de France pendant l'été mais la température peut afficher occasionnellement -14°C pendant l'hiver. On parle alors de climat thermo-méditerranéen, pour la région de Menton aux environs de St-Raphaël. On y cultive les orangers, citronniers, pamplemousse et oliviers. Selon Jean-Luc, certains cistes pourraient se maintenir à Champex en tant que oro-méditerranéennes croissant jusqu'à 1500 mètres d'altitude. Il nous rappelle que la flore du Var s'étend du bord de mer jusqu'à 1700 m. C'est grâce au sol siliceux que le massif des Maures est essentiellement recouvert de chênes liège et de châtaigniers.

La journée de vendredi est consacrée à la flore de la plaine du Cannet, dans les vignes et autour des mares temporaires. Nous verrons surtout des plantes thermophiles dans tous les gradients d'humidité, des milieux secs à aquatiques, certaines supportant les remontées de sel dues à la chaleur. C'est la journée la plus riche en découverte botanique, avec environ 150 espèces notées! Nous découvrons aussi de grands trous dans la pinède, créées par l'arrachage de pins parasol destinés à la vente, générant des dépressions remplies d'eau en hiver et offrant un milieu favorable à l'*Isoetes durierei*, étonnante petite fougère qui supporte d'être inondée partiellement.

Samedi, Jean-Luc nous emmène à la plage de Pampelone à Saint-Tropez. Nous découvrons de magnifiques dunes à la végétation encore préservée. Des pièges pour retenir le sable sont installés le long du littoral, en l'occurrence des barrières en bois, formant de petits enclos à perte de vue. Nous y verrons les principales espèces psammophytes (qui poussent dans le sable) du littoral français, entre autres l'Oyat des sables, l'Hélichryse, la Scrophulaire très rameuse, le Pavot jaune, le Chardon maritime, le Sénécon cendré, le Diotys maritime, le Cakile maritime, la Crucianelle maritime, les Tamaris. Pour pique-niquer à l'ombre, nous trouvons par bonheur une pinède à l'arrière de la plage, car le soleil est radieux et la chaleur pesante pour cette saison. L'après-midi, nous poursuivons notre herborisation dans les prairies et pâturages à chevaux à l'arrière des dunes. Nous sommes surtout éblouis par la palette de couleurs de certaines prairies, envahies du jaune d'or des Chrysanthèmes de Mykonos avec des touches bleues violettes des vipérines.

Le dimanche est consacré à l'exploration de la forêt proche du gîte. Elle se compose de chênes liège et de châtaigniers mais il y a aussi des arbusiers et des buissons de cistes et de cytise velu. Les légumineuses sont abondantes et diversifiées, dont certaine à odeur de goudron comme *Bituminaria*. Plusieurs espèces sont spécialisées pour



Convolvulus soldanella sur les dunes de la plage de Pampelone.

Sous l'ombre bienfaisante de la forêt de chêne liège du massif des Maures.

supporter le feu, le liège des chênes est un exemple frappant tout comme la germination de graines stimulée par la chaleur (par exemple chez les cistes).

Après avoir grandement remercié Jean-Luc, nous quittons le massif des Maures sous une chaleur écrasante (33°C!), complètement satisfaits de ce séjour d'allure estivale.

Liste des participants: Catherine Polli, Bernard Schaetti, Michel Vauthey, Philippe Maunoir, Patrick Charlier, Catherine Lambelet, Christian Werlen, Hans-Ueli Waeber, Arnold Steiner, Philippe Quinodoz, Yvonne Pahud, Philippe Werner, Jean-Luc Poligné et Dominique Constantin, Roger et Paulette Giamberini, Etienne Chavanne, Olivia Thélin, Jeanine Lovey, Nicole Erard et Armand Dussex, Jacqueline Détraz-Méroz, Jean-François Burri.



Enremontant la Dranse

entre Martigny et Bovernier
Dimanche 18 juin 2006

Cette excursion fait partie de la nouvelle stratégie d'exploration de la région de Martigny – Trient par le groupe botanique. Prévue au départ jusqu'à Sembrancher, l'excursion du jour se termina prématurément sous l'orage à Bovernier, au milieu de l'après-midi.

Réunis à Martigny-Croix, nous partons du pont en rive droite de la Dranse, par un chemin forestier longeant le chemin de fer qui relie Martigny à Orsières. Juste avant Le Broccard, une touffe de petites fougères sur le mur du chemin de fer attire notre attention.

Nous pensons tout de suite qu'il s'agit des aspléniums septentrionale et trichomanes accompagnés de leur hybride *asplénium x alternifolium*. L'échantillon récolté de l'hybride a le pétiole rouge brunâtre jusqu'au limbe. Ses divisions, de même que les indusies bien formées, se rapprochent beaucoup de son parent *A. trichomanes*.

La carte de distribution de cet hybride a été corrigée par le Centre du Réseau Suisse de Floristique depuis la parution du *Flora helvetica* (mon édition est de 2000), elle se réduit maintenant au secteur 734, le Val Ferret. La découverte de cette espèce à côté de Martigny laisserait toutefois supposer qu'elle pourrait aussi exister entre ces deux régions et avoir une aire plus étendue.

Au bord du chemin, les rochers et leurs environs accueillent une flore acidophile telle que les œillets des rochers et la luzule des bosquets. Dans le sous-bois, c'est aussi le milieu favorable à l'arabette tourette, le grand orpin reprise et la potentille argentée. Nous passons à côté de la « piscine » du Bourg, nommée ainsi par Jeanine qui a passé son enfance ici. C'est en fait un bassin de décantation en aval de la prise d'eau dans la Dranse, l'eau alimentant ensuite une meunière pour les différents moulins de Martigny dont celui de Semblanet récemment rénové. Hormis ses rives pentues et nues, il est bordé à l'est d'une jolie population de reine des bois, dont on peut observer ici des pieds femelles et mâles.

Nous passons alors le coude du Mont-Chemin et abordons maintenant le versant sud. Nous rencontrons encore quelques fougères comme la rue des murailles, la capillaire rouge, le polystic en lance, le gymnocarpium Herbe à Robert, le polypode vulgaire et la fougère mâle. La forêt s'éclaircit et nous notons alors, sous le chant des cigales, une augmentation des espèces xérophiles soit en lisère soit dans les prés secs ou carrément dans les rochers. Il y a le géranium colombin, les trèfles des champs et pied de lièvre, de beaux exemplaires du bugle de Genève encore en fleurs. Parmi les espèces ligneuses, nous pouvons citer le châtaignier, les érables champêtre, le sycamore à feuilles d'obier, parmi des pins sylvestres qui ont des allures rabougries selon la station. Nous notons encore la digitale jaune, la sanicule d'Europe, la campanule à feuilles rondes, la fléole fausse fléole. Dans une petite clairière, quelques pieds de dompte-venin officinal avec l'œillet des Chartreux, des potentilles argentées et des épiaves droites occupent une prairie à brome entourée de tilleul à petites feuilles, noisetier, peuplier noir et frêne. Ensuite, le bord du sentier, devenu bien étroit dans cette pente escarpée, est égayé par les longues inflorescences de la campanule en épi parmi une flore steppique avec la jasionne des montagnes, la stipe pennée et la gesse noire. Le passage sur le sentier aménagé avec des chaînes est impressionnant mais offre une belle vue sur la vallée de Sembrancher, dans une ambiance plutôt méridionale. Les arbres ne peuvent s'accrocher dans la pente à part



Asplenium x alternifolium et ses deux parents.

quelques buissons d'argousiers, de cornouillers sanguins ou d'érables champêtres. Parmi les herbes, nous distinguons entre autres le buclèvre en faux, l'achillée noble, la laitue pérenne, la linare en épi et l'armoise champêtre. Le sentier poursuit au pied des rochers dans un paysage passablement chaotique avec de gros blocs éboulés qui nous servent de bancs et tables pour le pique-nique. Le temps s'est couvert et il fait toujours très chaud, presque orageux. Nous notons parmi les blocs la présence de baguenaudier, de bois de Ste-Lucie, potentille des rochers, trèfle des Alpes, inule conyze, gesse à larges feuilles et campanule à feuilles de pêcher.

Vers les vignes de Bovernier, alors que les lignes sont nues entre les ceps, ou alors colonisées par des espèces banales, la végétation des vagues offrent quelques espèces intéressantes telles que le mufler des champs, le brome confondu et une potentille argentée étonnamment grande, mesurant 50 cm de haut. Au bord de la Dranse, une jolie population de prêle rameuse s'est développée, mélangée à des calamagrostides faux roseau, alors que sur le talus sec on trouve le buglosse des champs et le brome raboteux.

Passé le pont, nous rejoignons la gare de Bovernier sous les premières grosses gouttes de pluie. Il a suffi de quelques minutes pour que le train nous ramène à Martigny. Ainsi s'achève cette exploration botanique; la suite jusqu'à Sembrancher se fera un autre jour !

Présents : Jacqueline Fernandez, Philippe Werner, Jean-François Burri, Jean-Philippe Rey, Etienne Chavanne, Roger Giamberini, Jeanine Lovey, Christiane Badoux, Véronique Zumstein, Jacqueline Détraz-Méroz.

Texte et photographie
Jacqueline Détraz-Méroz



La tourbière de Barme

et les milieux humides de l'arête du Berroi
Dimanche 16 juillet 2006



C'est un enfant du pays, Michel Grenon, dont la famille est établie à Champéry depuis 700 ans (!) et qui durant son enfance a passé chaque année au moins 5 mois dans les alpages de la région, qui nous accueille à Barme. Outre sa connaissance approfondie de la région, nous profitons aussi de l'étude qu'il a effectuée sur la tourbière de Barme et qui a fait l'objet d'un article dans le Bulletin 122/2004 de La Murithienne, dans lequel il confirme la présence d'*Andromeda polifolia*. Par ailleurs, cette tourbière est protégée depuis peu au plan fédéral et un plan de gestion pour garantir sa pérennité est en cours d'application par le service cantonal des forêts et du paysage. En cette journée ensoleillée, M. et M^{me} Frossard, Pierre-André Pochon, Véronique Zumstein, Jean-Luc Poligné, Patrick Charlier, Bernard Schaetti, Palma et Mauro Genini, Jean-François Burri sont au rendez-vous.

M. Grenon présente d'abord le site dans toute sa dimension géologique. Ainsi lors des dernières glaciations du Würm, le site est un refuge pour les espèces calcicoles, ce qui va influencer ensuite la distribution des espèces à la déglaciation. Le site de Barme est entouré en partie par de grandes barres rocheuses calcaires qui forment des

A l'écoute des explications de Michel Grenon dans la tourbière de Barme. – PHOTO PIERRE-ANDRÉ POCHON

pièges à précipitation; la pluviosité atteint 2,4 m au col de Bretolet tout proche. Cette forte pluviométrie permet le développement de très belles mégaphorbiées. A part ces belles parois en calcaire massif, du flysch peu consolidé libérant de l'argile en quantité produit un sol qui favorise aussi les milieux humides en imperméabilisant les cuvettes.

Lors de la dernière glaciation, l'accumulation de neige a produit de petites moraines et des surcreusements locaux. A la déglaciation, le lac qui occupait la plaine de Barme s'est atterri par les avalanches et éboulements, formant aujourd'hui une plaine transformée en pâturage et traversée par un torrent.

La tourbière s'est développée sur un lapiaz calcaire grâce à une surélévation du terrain, la soustrayant à l'influence de l'eau des versants. Ici, c'est surtout l'andromède qui est intéressante. En limite sud de son aire, elle apparaît à Barme en petits brins presque noyés parmi les



laiches alors qu'elle forme en Scandinavie de grandes touffes. Paradoxalement dans ce milieu humide et avec cette pluviosité, certaines espèces ont des adaptations à la sécheresse. En effet, les sphaignes épongeant la majeure partie de l'eau, il se peut qu'en période de chaleur et de sécheresse les feuilles d'andromède se dressent, montrant leurs faces inférieures tomenteuses et blanches pour limiter l'évapotranspiration. La tourbière est bombée grâce à la croissance des sphaignes; en l'occurrence elle est surélevée de plusieurs mètres côté sud par l'apport d'alluvions de la rivière recouverte successivement par la tourbière. Côté nord, la pente est plus prononcée probablement par une croissance plus forte des sphaignes. A noter que l'eau peut être aspirée par la tourbe sur une hauteur de 8 m !

Autour du noyau de la tourbière, une mosaïque de bas-marais recèle des *Carex canescens*, *C. pauciflora*, *Eriophorum vaginatum* et *E. angustifolium*, *Molinia caerulea* et *Equisetum palustre*. A la lisière de la forêt, nous notons *Valeriana versifolia*, *Dryopteris carthusiana*, *Equisetum sylvaticum* et *Lycopodium annotinum* (recouvrant complètement une souche); dans la forêt au nord, *Streptopus amplexicaule*, rare dans la région, avant d'admirer les emposieus absorbant les écoulements du versant chargés en minéraux qui seraient néfastes à la tourbière.

Nous poursuivons par un sentier en zigzag dans la forêt, montant jusqu'à l'arête et nous contemplons au passage quelques exemplaires d'*Epipactis heleborine* et de *Corallorhiza trifida*. Nous traversons une belle mégaphorbiée avec *Myrrhis odorata* dont nous croquons les fruits anisés en guise d'apéritif. Le sentier est tracé dans une dépression longitudinale, délimitée au nord par la roche en place et au sud par une petite moraine latérale issue du glacier de Barme. La longue dépression colmatée par une argile jaune imperméable a sûrement été libre de glace très tôt à la déglaciation. Elle accueille maintenant une succession de bas-marais colonisée abondamment par *Carex nigra* et un peu moins par *C. canescens*. Localement les orchidées sont aussi en nombre, telles que *Dactylorhiza maculata* et *D. majalis*. Nous restons en outre perplexes face à plusieurs touffes de *Carex* qui entourent une gouille. S'agit-il d'un hybride entre *C. elata* et *C. nigra* ou une espèce de la flore suisse peu connue? Ayant récolté des échantillons, nous étudions encore la question.

Plus loin sur l'arête un bas-marais, déjà à un stade d'atterrissement bien avancé, pourrait se revitaliser assez facilement par un colmatage contrôlé de l'embouchure, d'autant plus que la présence de *Carex pauciflora*, *C. rostrata* et d'*Eriophorum vaginatum* laisse augurer d'un bon potentiel de biodiversité.

Nous quittons le flanc de l'arête pour la ligne de crête et, traversant les landes à rhodos, la forêt d'aulnes verts et d'éricacées, arrivons à la croix d'Encrene, à 1810 m d'altitude. En petits groupes dispersés, nous rejoignons ensuite rapidement nos véhicules à Barme et acceptons avec joie l'invitation de Michel Grenon pour un apéritif copieux à son chalet, à nouveau sous le soleil.

Jacqueline Détraz-Méroz

Les lycopodes à rameaux annuels (*Lycopodium annotinum*).

Vue du bas-marais le long de l'arête du Berroi en direction de l'est. — PHOTOS JACQUELINE DÉTRAZ-MÉROZ

Les ombellifères ou apiacées du jardin alpin de Champex

L'occasion de comprendre cette famille

Dimanche 10 septembre 2006

Assis autour de la grande table de la bibliothèque, nous écoutons Jean-Luc Poligné nous énoncer les caractéristiques de la famille des apiacées, anciennement mieux connue sous le nom d'ombellifères. Il y a Renée Burri, Pierre-André Pochon, Jean-François Burri, Philippe Quinodoz, Konrad et Thérèse Teichmann, Anne et Michel Duclos et moi-même. Cette journée du 10 septembre coïncide avec celle des jardins pendant laquelle de nombreux jardins de Romandie sont ouverts au public avec des animations. Celui de Champex fait partie de ceux-là, et ce fut un plaisir de partager toutes les beautés du jardin avec un public venu nombreux pour l'occasion, certains visiteurs se joignant même à nous pour le pique-nique.

Nous débutons toutefois avec de la théorie et des exercices de dissection de fruits. Jean-Luc énumère aussi les différentes caractéristiques de la famille, avec ses exceptions ou ses pièges (le chardon bleu par exemple). D'une manière générale, le mois de septembre est favorable à la détermination des apiacées car souvent tant les fruits que de nouvelles ombelles sont présentes simultanément sur une même plante. Il commente aussi les clefs de détermination à disposition que ce soit dans le «Nouveau Binz», le «Flora Helvetica», la «Flore de Coste» (surtout pour la France) ou le «Jauzein» (flore française des champs cultivés, très bien illustrée). La signification des akènes comprimés sur le côté ou sur la face nous a occupé un bon moment. Mais dorénavant, la face commissurale, le carpophore ou le stylopode sont des termes qui n'ont plus de secret pour nous!

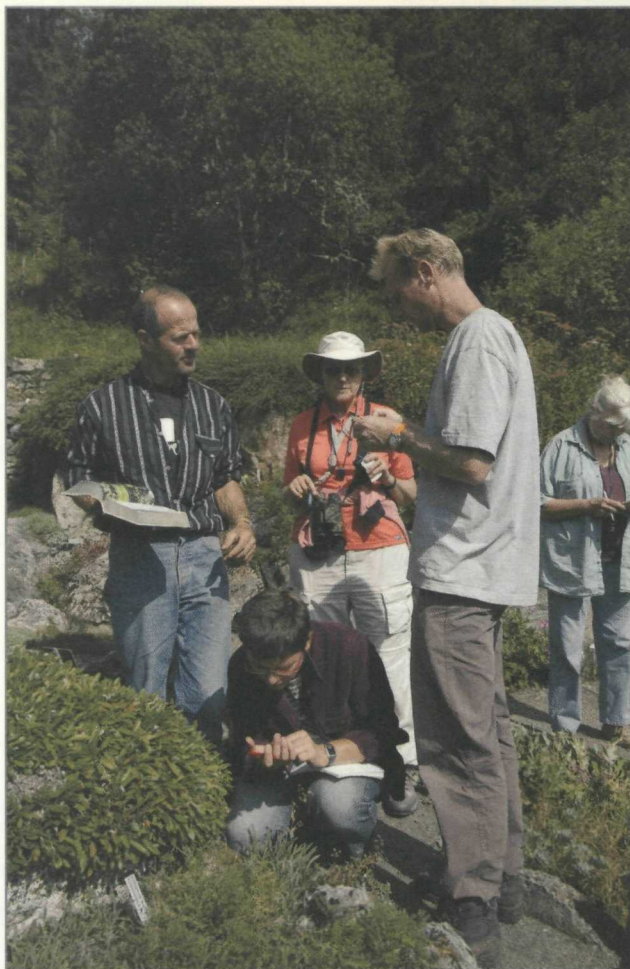
Nous quittons la salle pour le terrain en fin de matinée. Jean-Luc nous commente une à une les espèces de cette famille, dont certaines bien belles mais qui ne sont pas de la flore suisse tel le chardon des Pyrénées. Nous admirons l'arrangement du milieu steppique avec l'Orlaya à grandes fleurs, le boucage saxifrage et le Peucedan des montagnes. Tournant ainsi dans le jardin, c'est au moins une quinzaine d'espèce d'apiacées qui sont observées de près, avec en sus la collection de *Sempervivum* et *Jobibarba* et toutes les autres espèces encore en fleurs à cette saison.

Finalement, après un apéritif offert par les organisateurs de cette journée particulière, nous pique-niquons à l'ombre du chalet. Le groupe se partage l'après-midi entre ceux qui ont fait le tour du lac et ceux qui ont encore flâné au jardin.

Jacqueline Détraz-Méroz

Dans la salle de travail du jardin alpin, Anne et Michel Duclos, Jacqueline Détraz-Méroz écoutent attentivement les explications de Jean-Luc Poligné.

Dans le jardin, toutes les ombellifères sont observées et discutées. De gauche à droite, il y a Jean-Luc Poligné, Anne Duclos, Jean-François Burri, Christiane Badoux, et Jacqueline Détraz-Méroz (accroupie devant). – PHOTOS PHILIPPE QUINODOZ





Changements au fichier en 2006

Nouveaux membres

Bernard Balmer, Sion;
 Claude Besuchet, Corsier;
 Heinrich Biermann, Bad Driburg;
 Elsin Bolt, Bramois;
 Laurent Bruchez, Le Châble;
 Etienne Chavanne, Moutier;
 Marie-Christine Chittaro, Conthey;
 Yannick Chittaro, Conthey;
 Jacques Cordonier, Sion;
 Florian Dessimoz, Vétroz;
 Anne Dubuis, Erde;
 Yves Duc, Chermignon;
 André Fagioli, Sierre;
 Frank Gafner, Basel;
 Dalila & Jean-Yves Gaillard, Sion;
 Mauro Genni, Conthey;
 Ralph Imstepf, Leuk-Stadt;
 Stéphane & Corinne Jaccard, Saxon;
 Barbara Kramer, Sion;
 Catherine Lambelet, Genève;
 Marie-Hélène & Marc Lampo, Dorénaz;
 Paulette Lesage, Martigny;
 Anne-Valérie Lland, Ormône/Savièse;
 Nathalie Maroz, St-Maurice;
 Bernard Micheloud, Sion;
 Alain Morard, Lausanne;
 Manuel Mottet, Sion;
 David Nicollier, Sion;
 Stéphane Pillet, Liddes;
 Olivier Pittet, Sion;
 Catherine Polli, Thônex;
 Charlotte Salamin, Veyras;
 Bernard Schaetti, Thônex;
 Gaëlle Serquet, Blonay;
 Suzanne Tinturier, Les Plans/Bex;
 Joseph-Marie Torres, Collombey;
 Floriane Turin, Muraz/Collombey;
 Dominique Vuille, Lausanne;
 Arnaud Zufferey, Sierre.

Démissions en 2006

ou non paiement des cotisations 2005

Joëlle Anzévui, Euseigne;
 Benoît Bochatay, Vernayaz;
 Anne-Françoise Bonvin, Sion;
 Marinette Bovier, Fey-Nendaz;
 Hervé Burdet, Carouge;
 Josette Clavien, Miège;
 Marie-Jeanne Codourey, Savièse;
 Elaine Du Pasquier, Lausanne;
 Jean-Daniel Gallandat, La Neuveville;
 Anne-Marie Gauthier, Lausanne;
 Gabrielle Glassey, Sion;
 André Grobet, Sion;
 Christian & Véronique Keim, Martigny;
 Ariane Kropf, Lausanne;
 Suzanne Maffli, Domdidier;
 Rodolphe Moix, Sion;
 Pascal Pellissier, Sion;
 Philippe Pont, Sierre;
 Marie-Claire Pont-Veuthey, Sierre;
 Pierre Reichenbach, Monthey;
 Jean-Pierre Schnydrig, Sion;
 Patricia Silveira, Champex-Lac;
 Marguerite Stoeckli, Sion;
 Christian Tuberosa, Uvrier;
 Jean-Claude Vannay, Pully;
 Anne & Benoît Zufferey, Chandolin.

Décès signalés en 2006

René Baumann, Corseaux (1984);
 Dr Willy Dettwiler, Sion (1982);
 Paul Géroutet, Genève (1947);
 Alexandre Neury, Saillon (1991);
 Jean Ruedin, Berne (1944).



Comptes de La Murithienne pour l'année 2005

RECETTES

Fonctionnement

Cotisations des membres	23'067.35	
Dons	310.00	
Aide Etat VS	3'000.00	
Programme commun 2005	3'349.15	
Assurance accidents	165.00	
Transfert liquidités	4'480.00	
Intérêts bancaires	286.22	34'657.72
Excursions 2005	5'530.00	5'530.00

Camps Jeunes

Camps 2005 - Fondation Mariétan	2'000.00	
Camps 2005 - Pro Natura	1'000.00	3'000.00

Publications

Bulletin 122/2004 - Loterie Romande	10'000.00	
Bulletin 122/2004 - ScNat (ASSN)	6'000.00	
Bulletin 122/2004 - Fondation Mariétan	7'000.00	
Bulletin 122/2004 - Commune de Savièse	5'000.00	
Vente répertoires	45.00	
Vente bulletins	533.00	
Ventes livres	620.00	29'198.00
Divers	107.00	107.00

TOTAL DES RECETTES

72'492.72

DÉPENSES

Fonctionnement

Administration (secrétariat, charges sociales)	10'035.85	
Frais administratifs (impressions, envois, communication)	7'640.25	
Assurances	861.70	
Cotisation ScNat (ASSN)	1'302.00	
Programme commun 2005	2'784.70	
Programme commun 2006	704.60	
Transfert liquidités	4'480.00	
Frais bancaires	383.88	28'192.98

Conférences

	1'348.00	1'348.00
--	----------	----------

Excursions 2005	5'580.60	5'580.60
-----------------	----------	----------

Camps Jeunes 2005	3'000.00	3'000.00
-------------------	----------	----------

Publications

Bulletin 122/2004 (édition, impressions, secrétariat, envois)	37'768.35	
Bulletin 122/2004 (tirés-à-part)	1'775.40	
Bulletin 123/2005 (secrétariat)	1'211.95	40'755.70

TOTAL DES DÉPENSES

78'877.28

RÉSULTAT DE L'EXERCICE 2005 : excédent de dépenses

6'384.56

Capital propre au 1.01.2005	77'517.01
Excédent de dépenses	- 6'384.56
Capital propre au 31.12.2005	71'132.45

L'excédent de dépenses de l'exercice 2005 provient essentiellement du poste Publications:

- les frais de graphisme pour le Bulletin 122/2004 se montant à 13'804.- contre 4'000.- budgétisés.
- des frais de tirés-à-part non prévus correspondant à 1775.-.

L'excédent de dépenses dues aux publications se monte à 11'558.-, il est réduit par un excédent de recettes de 6'465.- provenant du poste Fonctionnement, grâce à l'élévation des cotisations en particulier.

Tous postes confondus, le résultat effectif 2005 correspond ainsi à un déficit de 6'384.56 et le capital se réduit à 71'132.45. Les réserves constituées en 2004 de 9'207.30 n'ont pas été utilisées. Les comptes ont été vérifiés le 22 février 2006 par les vérificateurs, MM. Roger Pannatier et Joël Quinodoz et approuvés lors de l'Assemblée du 7 mai 2006.

Pierre KUNZ, trésorier